

Dufour (Frédéric Guillaume) - *La sociologie du nationalisme. Relations, cognition, comparaisons et processus*. - Québec, Presses de l'Université du Québec, 2019 (Politeia). 536 p. Bibliogr.

Cet ouvrage part à la fois du constat empirique que le dynamisme social et idéologique du nationalisme ne semble pas s'essouffler et du constat académique qu'il n'existe pas de synthèse récente sur le phénomène en français. Pour ces deux raisons, le projet ambitieux de Frédéric Guillaume Dufour d'une sociologie du nationalisme est le bienvenu. Plus précisément, le livre vise à présenter et examiner l'étude du nationalisme en sciences sociales. Pointant dès l'introduction les limites insurmontables des démarches objectivistes, l'auteur souligne à juste titre que la nation est mieux appréhendée comme une catégorie des pratiques sociales que comme une catégorie d'analyse (p. 21). S'il ancre sa réflexion dans celle des précurseurs de la sociologie et assume dans une large mesure une perspective webérienne, il intègre aussi les courants les plus contemporains de la théorie sociologique.

En trois parties et neuf chapitres bien denses, mais pas toujours très équilibrés ni clairement délimités, l'auteur fait le tour de l'étude du nationalisme de manière ambitieuse et novatrice. Dans une première partie consacrée à l'histoire de la sociologie du nationalisme, il inscrit la recherche sur le nationalisme dans l'histoire de l'émergence de la sociologie comme discipline puis donne à voir le développement d'un champ d'études spécifique, pluridisciplinaire. Ensuite, F. G. Dufour envisage le nationalisme à travers trois grandes approches, qui constituent autant de chapitres : relationnelles, cognitives et comparatives. Cela lui permet d'aborder à la fois des enjeux épistémologiques, théoriques et méthodologiques pour appréhender un objet qu'il dévoile dans toute sa complexité. Dans une troisième partie, enfin, le livre se penche sur la confrontation du nationalisme à d'autres réalités sociales : les institutions, le territoire, le capitalisme et les conflits sociaux. L'auteur rappelle ainsi à quel point le nationalisme est le moteur de luttes « pour l'établissement d'une hégémonie » (p. 333) dont la nation est le produit. Le nationalisme ne peut donc être que contextuel.

Les bases de l'ouvrage étaient claires, l'inscription théorique était rigoureuse. Pourtant, l'ambition initiale est loin d'être atteinte, et le livre se révèle malheureusement bien décevant. Assurément, F. G. Dufour fait preuve d'une érudition

impressionnante. Il connaît la littérature sur le nationalisme comme nul autre, et sait en outre l'interroger et l'analyser de manière étayée au prisme de la littérature plus générale sur les sciences sociales. Mais le propos souffre de trois faiblesses majeures, presque rédhibitoires : une appréhension confuse et très extensive de son objet d'analyse ; un lectorat potentiel qui n'est pas défini ; un éparpillement narratif peu convaincant.

Tout d'abord, l'auteur a une définition très large du champ d'étude du nationalisme. Une grande partie de l'ouvrage porte plus sur l'identité et l'ethnicité que sur le nationalisme. Tous les concepts connexes à la nation – ethnicité, citoyenneté, nationalité... – y ont leur place, au risque de la confusion et d'un livre au final très copieux. À trop vouloir aborder des thématiques et élargir le champ d'étude, la dynamique de l'écriture s'essouffle et le lecteur se perd. Ensuite, le statut du livre n'est pas maîtrisé. À mi-chemin entre l'essai académique et le manuel universitaire, il n'est finalement ni l'un ni l'autre. Peu pédagogique, au style à la fois aride et complexe, il n'est pas du tout adapté à des étudiants. Présentant des théories abstraites les unes après les autres, sans fil directeur clair, l'ouvrage se révèle rapidement indigeste, même pour le spécialiste le plus passionné. D'autant plus qu'il n'a pas à proprement parler une thèse que l'auteur déroulerait et défendrait, vu qu'il se veut une introduction au champ d'étude de la sociologie du nationalisme. Enfin, l'auteur fait le choix d'une présentation thématique et conceptuelle, autour de catégories problématisées mais très théoriques. Cela renouvelle certes le genre, mais n'aide ni à la lecture ni à l'utilisation ponctuelle. D'Ernest Gellner à Rogers Brubaker, en passant par Benedict Anderson ou John Breuilly, les principaux théoriciens du nationalisme reviennent de manière récurrente tout au long de l'ouvrage, pour éclairer des thématiques. Ce faisant, toutefois, le lecteur perd la cohérence de leurs raisonnements. Ce qui est d'autant plus gênant que le livre ne contient même pas d'index, rendant ainsi la consultation ciblée très malaisée. Par cette approche thématique, l'auteur se distingue certes du manuel classique d'Umut Özki-rimli, *Theories of Nationalism. A Critical Introduction* (2000, St. Martin's Press), mais on en vient à regretter que celui-ci n'ait toujours pas été traduit en français.

Tudi Kernallegenn -
UCLouvain, CESPOL, ISPOLE